

# Arméniens, la nostalgie pour patrie

Par [Benoît Hopquin](#)

Publié le 20 avril 2015 à 17h33 - Mis à jour le 29 mars 2016 à 14h37 (*Οι φωτογραφίες δεν αντγράφονται και έμειναν στην ιστοσελίδα της εφημερίδας.*)

[https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2015/04/20/armeniens-la-nostalgie-pour-patrie\\_4616053\\_4497186.html?fbclid=IwAR21BKHteXrSTZHKtHBecWZtrger78IxtHhInZHγTVuuEgIQZwDdrGxF3Ko](https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2015/04/20/armeniens-la-nostalgie-pour-patrie_4616053_4497186.html?fbclid=IwAR21BKHteXrSTZHKtHBecWZtrger78IxtHhInZHγTVuuEgIQZwDdrGxF3Ko)

Christian, Katia et Serge sont français. Ils n'étaient pas nés lors du génocide des Arméniens qui a commencé il y a 100 ans, mais ils portent en eux le souvenir d'une Arménie fantasmée.

Christian Artin a depuis toujours une seconde patrie : la mémoire. Il y est né et y a grandi comme il est né et a grandi en France. Depuis cinquante-cinq ans, il fait sans cesse des allers et retours entre ces deux mondes, ces deux parts de lui-même. Comment dire ? Le gamin vivait dans les rues de Marseille, minot jusqu'aux crampons de foot, le cul sur les bancs de l'école républicaine à apprendre ce que doit apprendre un petit Français. Il était pleinement de cette ville, pleinement de ce pays, « à 100 % ».

## **Christian, deuxième prénom : Varoujan**

Et puis, il y avait « Varoujan », son deuxième prénom, celui du baptême à l'église arménienne. Ou « Varou », comme l'appelaient les copains de l'école où il se rendait les après-midi du mercredi et du samedi pour apprendre une autre langue, une autre culture, une autre histoire. Depuis le berceau, depuis les premières chansons, les premières comptines, Varou portait en lui un ailleurs qu'il découvrira, avec les années, comme un enfant explore peu à peu un territoire jusqu'à le faire sien. Il n'en a toujours pas fait le tour, de ce royaume peuplé de fantômes et de souvenirs. Sahag, son grand-père paternel, évoquait à l'occasion cet ailleurs indistinct, mystérieux, laissé là-bas, dans les confins de l'actuelle Turquie.

X

Christian Artin, dit Varou, dans les locaux de l'ARAM, l'Association pour la recherche et l'archivage de la mémoire arménienne, fondée par son père en 1997, et dont il est le directeur aujourd'hui. Nicola Lo Calzo pour M Le magazine du Monde

C'était un Eden, bien sûr, comme seule la nostalgie sait en créer. « *Grand-père parlait du village, de la vie à la ferme, des champs, des vergers, des montagnes.* » Lors de vacances dans les Hautes-Alpes, le décor avait ravivé des émotions enfouies chez le vieil homme. De mémoire, il avait dessiné sur une feuille le paysage de Kantaroz, le bourg d'Anatolie, près de la ville de Sivas, où il était né en 1899. Il se souvenait du nom de chaque montagne. Quand, en avril 2014, Christian Artin s'est enfin rendu sur place, il est resté saisi par la justesse de la description. Tout était conforme : la grande plaine à blé, les maisons à flanc de coteaux, les sommets dont un en forme de chapeau s'appelait Razmarara. Seul le village avait changé de nom : il ne s'appelait plus Kantaroz, mais Bogaz Déré. « *L'ancien quartier arménien était vide. Il était resté dans son jus mais n'était pas entretenu. Des pierres avaient été réutilisées ailleurs. J'ai retrouvé une maison qui correspondait à la description que mon grand-père faisait de la maison familiale.* »

En arménien, car son français restera toujours cahoteux, semé de barbarismes, Sahag racontait les petits riens du bonheur vécus dans ces paysages. « *A un moment, dans le récit, je sentais monter une gêne. Il y avait des silences. Petit, on observe les silences. Tout à coup, l'histoire sautait une étape. On retrouvait Grand-père tout seul à 16 ans dans les rues de Bagdad ou dans un camp de tentes à Alep, puis dans un bateau pour Marseille. Il racontait comment il avait appris le métier de charpentier. Que s'était-il passé dans l'intervalle ?* » Parfois, un souvenir sortait tout à trac, expulsé des tréfonds. Comme ce jour où Christian est revenu de l'école alors que sévissait une épidémie de poux. Son grand-père lui avait dit que les Turcs, quand il mendiait à manger, s'amusaient à lui jeter des puces. Confidence sans suite, anecdotique, qui laissait le descendant frustré. « *Je devinais qu'il y avait eu quelque chose d'important, de trop lourd à dire. Le génocide, grand-père me l'a raconté silencieusement.* »

Ce cataclysme muet, cette grande douleur tue, Christian Artin l'a appris autrement, par les livres. Il y a un siècle, officiellement le 24 avril 1915, commençait le « transfert forcé » des populations arméniennes de l'Empire ottoman. Les historiens estiment qu'entre 1,2 et 1,5 million d'hommes, de femmes et d'enfants ont été massacrés dans leurs maisons, abattus en chemin ou ont péri des privations imposées dans les camps où ils étaient reclus au milieu du désert irako-syrien. Mais, tout cela – le père de Sahag exécuté alors qu'il était dans l'armée ottomane, son grand-père décapité un 14 juillet, les autres parents qui tombèrent en route, les quarante membres de la famille décimés, laissant Sahag et son frère Garabet orphelins –, Varou l'a appris « par bribes » et de seconde main. Le grand-père de Christian, Sahag Keusseyan (au centre, le jour de son mariage avec sa première épouse, Catherine, en 1924 à Bagdad) a transmis

à son petit-fils son histoire par bribes. Les petits bonheurs dans l'Anatolie de l'époque, puis la nouvelle vie le 27 septembre 1924 à Marseille. Entre les deux, rien. "Le génocide, Grand-père me l'a raconté silencieusement", dit Christian. Courtesy Christian Varoujan

Et puis le récit de Sahag, tout simplement la vie, reprenait le 27 septembre 1924, le jour où le grand-père a débarqué à Marseille. L'officier qui l'avait enregistré à son arrivée lui avait indûment donné le nom d'Artin, qui est en fait un prénom (la famille s'appelait Keusseyan). L'erreur restera pour la lignée. Le grand-père était un des 100 000 survivants du génocide à être passés par le port phocéén, entre 1922 et 1929. Le protectorat que la France imposa à la Syrie et au Liban, à partir de 1920, le besoin de main-d'œuvre d'un pays saigné par la guerre de 14-18 facilitèrent cette migration. Pour certains, ce ne fut que le temps d'un transit dans ce pays, avant de repartir vers les Amériques.

D'autres sont restés sur les bords de la Méditerranée ou ont essaimé dans tout le pays, au gré des offres d'emploi. De fortes communautés subsistent dans certaines banlieues parisiennes, à Valence ou à Décines, près de Lyon. On estime qu'il y aurait aujourd'hui 500 000 descendants de réfugiés arméniens, dont 80 000 vivent encore à Marseille, notamment dans les quartiers Saint-Jérôme ou Beaumont. Autant de familles qui ont fait souche, comme les Artin. Sahag était charpentier, son fils Garbis – né à Marseille en 1930 mais appelé Jean pour l'état civil et l'intégration – était ébéniste et le petit-fils Christian est aujourd'hui dans l'informatique. Une histoire banalement républicaine, en somme. N'était le grand tremblement qui avait drossé la famille jusqu'ici.

Même Garbis a dû vivre avec ce silence amer. « *Quand mon père avait 7 ou 8 ans, raconte Christian, Sahag est rentré un soir du travail. Il s'est assis à table, a commencé à manger sa soupe puis a envoyé valdinguer l'assiette. Il s'est mis à pleurer, pleurer.* » Alors, en 1997, pour compenser ce manque, Garbis a créé à Marseille l'[Association pour la recherche et l'archivage de la mémoire arménienne \(ARAM\)](#).

Dans les locaux de la place Pelabon, non loin de l'église arménienne du quartier Saint-Jérôme, s'accumule sur deux niveaux tout ce qui a trait à la culture de la diaspora : livres, photos, documents et même des vinyles 78 tours de chants. Garbis est mort en 2007 et Varoujan a repris le travail d'encyclopédiste, numérisant patiemment cette mémoire communautaire. Récemment ont été sauvés de la déchetterie des registres administratifs qui recensaient par centaines les arrivées au camp Oddo, lieu de transit des réfugiés à Marseille. Parmi les fiches, figurait celle

de Sahag. Elle faisait – un peu – parler ce grand-père qui, jusqu’à sa mort, en 1973, est resté muré dans son secret, dans sa peine. Christian a fini par comprendre cet entêtement. « *Je crois qu’ils ne voulaient pas nous imposer le poids de ce malheur.* »

### **Katia, à l’ombre de deux héroïnes**

Katia Guiragossian a également dû vivre avec ce non-dit qui imprégnait tout, plombait tout. « *Le génocide, on ne me l’a jamais raconté mais je l’ai toujours su.* » Dans son appartement parisien, cette assistante de production se souvient de ce jour où sa mère, Madeleine, a été convoquée par son institutrice. La fillette était en classe à Villemonble et venait de rendre sa première rédaction. « *Ce n’est pas aux parents d’écrire pour leurs enfants* », avait tancé l’enseignante, en montrant la copie. Comme la mère ne comprenait pas, la maîtresse avait insisté : « *Le texte contient un mot qui n’est clairement pas du vocabulaire de son âge : génocide.* » Madeleine Guiragossian, née Mouradian, a alors dû expliquer comment ce terme relevait pour tout descendant arménien du domaine courant et même du langage de l’enfance.

X

Katia Guiragossian chez elle en avril 2015. Nicola Lo Calzo pour M Le magazine du Monde

Katia a été élevée dans un double culte, « *une double exaltation* », préfère-t-elle dire, celle de ses racines arméniennes et celle du passé résistant des siens en France. « *Tu viens d’une grande famille* », lui disait-on, comme à une jeune aristocrate on répéterait « *noblesse oblige* ».

Pour l’enfant d’hier, pour la quarantenaire d’aujourd’hui, deux femmes incarnaient plus que toutes autres cet enthousiasme et pesant honneur : Armène et Mélinée Sukemian, sa grand-mère et sa grand-tante. Katia ne les a connues que comme deux vieilles dames mais elles gardaient en elles, tant d’années après, une forme de grandeur. Mélinée surtout, « *hypercharismatique* ». Son aura tenait à son incroyable caractère, à ses formidables éclats de rire, mais aussi à l’ombre portée dessinée par l’homme qui partagea sa vie : Missak Manouchian, pour mémoire, le principal protagoniste de l’Affiche rouge, placardée par les Allemands pour moquer l’origine douteuse des prétendus « libérateurs » de la France.

Les deux sœurs Sukemian avaient fui Constantinople, après que leurs parents eurent été tués. Elles avaient erré d’orphelinat en orphelinat. Elles étaient finalement arrivées à Marseille en

1926, avaient été rebaptisées Assadourian par une erreur d'état civil, puis avaient rejoint Paris. Armène était devenue couturière et Mélinée secrétaire dactylo.

La première avait épousé un monsieur Guiragossian, qui passa dans la saga comme un comparse, une comète laissant deux enfants, Armand (le père de Katia) et Vincent. Mélinée, elle, militait au comité de secours pour l'Arménie. Elle y rencontra Missak, un autre orphelin qui avait fui les massacres avec son frère Garabet. Ils se marièrent en 1934, entrèrent au Parti communiste et bientôt dans la Résistance, au sein des FTP-MOI (Main-d'œuvre immigrée). *« Ils l'ont fait sur la caution de trois mots simples : Liberté, Egalité, Fraternité, explique Katia. Ils étaient reconnaissants à la France de les avoir accueillis. Ils vouaient une admiration sans borne à sa culture. »* Ils n'avaient pourtant qu'un statut d'apatrides (la France n'accordera la nationalité aux réfugiés qu'à la Libération).

X

Armène, la grand-mère de Katia (assise au centre) et Mélinée (à g.), sa grand-tante. Mélinée fut la femme du résistant communiste Missak Manouchian, exécuté au mont Valérien en 1944. Après sa mort, Mélinée partit "construire l'Arménie soviétique" à l'appel de Staline. Revenue en France dans les années 1960, elle continua à oeuvrer pour le souvenir de son mari et de ses camarades. Courtesy Katia Guiragossian

Toute la famille fut mise à contribution pour la cause. Armène hébergea Missak et d'autres membres du réseau. Ses deux garçons, Armand et Vincent, transportèrent dans des sacs à dos des explosifs dissimulés sous des légumes. Missak fut arrêté et exécuté au mont Valérien, le 21 février 1944. Recherchée, Mélinée se cacha chez les Aznavourian, les parents du chanteur. A la Libération, tous ces héros reprirent une vie de quidams en paix. *« Mais, raconte Katia, j'ai été élevée dans le "Il était une fois Missak et Mélinée". Ma grand-mère ne pouvait pas parler de "Manouche" sans pleurer. »*

X

Missak Manouchian, lors d'une permission. Courtesy Katia Guiragossian

Restée sans enfant de son grand amour, refusant de se remarier comme l'en suppliait Missak dans sa dernière lettre, Mélinée était partie vivre en URSS. Elle répondait à l'appel lancé par Staline en 1947. Le Petit Père des peuples avait invité la diaspora de France à venir construire

l'Arménie soviétique. De grands conciliabules divisèrent les familles. Sept mille partirent. Mélinée, comme les autres, déchanta bien vite, mais ne put rentrer en France qu'au début des années 1960. Katia se souvient des conversations qu'elle avait avec elle, avant sa mort en 1989. Missak y était omniprésent. S'il avait survécu à la guerre et était parti en URSS, disait-elle, il se serait sûrement retrouvé à un moment ou à un autre au goulag. Et elle concluait : « *Avec cet homme-là, je savais que ça ne pouvait finir qu'en tragédie.* »

### **Serge, trois lieux pour une quête d'identité**

Avedis Avedikian se fit berner lui aussi par la propagande stalinienne. Ce qui vaut à Serge, son petit-fils, l'homme qui est assis devant un thé dans un bistrot de Pigalle, une histoire singulière. Ce qu'il décrit avec passion n'est pas exactement un déchirement, plutôt une triple nostalgie, une triple nature avec laquelle il s'est construit toute sa vie. Cette complexité affective n'est peut-être pas étrangère au métier qu'il s'est choisi : acteur. Son grand-père était né en Turquie, son père en France et lui en Arménie soviétique, à Erevan, en 1955. Trois lieux pour une seule quête d'identité.

X

Serge Avedikian, chez lui, en avril 2015. Nicola Lo Calzo pour M Le magazine du Monde

Echappant à la persécution, Avedis était arrivé à Marseille en 1930, était devenu docker sur le port puis ouvrier dans une aciérie de La Capelette. Il avait été sensible au romantisme du retour, même si cette Arménie soviétique à édifier n'avait que peu à voir avec Soloz, le village turc d'où la famille avait été chassée à 15 ans. Son fils, Grégoire, était plus réticent au départ. A 17 ans, il avait déjà attrapé un accent marseillais qui ne le quittera plus jusqu'à sa mort. Il aimait traîner avec les Ritals du quartier. Sa voix lui avait en outre valu d'être repéré lors d'un radio crochet. Un agent lui avait proposé de passer en première partie de Tino Rossi. C'est dire s'il n'a obéi à son père qu'à contrecœur.

On embarqua donc sur le *Rossia*, en septembre 1947. Quand le bateau russe franchit le détroit du Bosphore à Istanbul, les 3 500 passagers arméniens se précipitèrent du même côté, collé au bastingage, pour observer la côte turque. Avant d'arriver dans le port de Batoumi, en Géorgie, les voyageurs durent jeter leur nourriture occidentale. On la remplaça par du pain noir rassis. Puis des wagons à bestiaux amenèrent les exilés vers l'Arménie. La désillusion ne faisait que commencer.

Serge a passé son enfance en Arménie soviétique. Ici, en 1956 avec son grand-père paternel Avedis et sa grand-mère maternelle Alice. Courtesy Serge Avedikian

Le père de Serge fut embauché dans une fabrique de pièces détachées automobiles. Maigre consolation à son talent avorté, il s'inscrivit dans l'orchestre de l'usine. Il se maria avec Suzanne, née elle aussi en France, au Kremlin-Bicêtre. Serge naquit et entama une enfance soviétique, le foulard rouge des pionniers du Komsomol noué autour du cou. Mais la famille parlait français et se jetait sur tout ce qui avait trait au pays, fût-ce *L'Humanité*. On recevait aussi *Miroir du football* et même *Modes de Paris*. « *Mon père lisait et relisait sans cesse Le Comte de Monte-Cristo* », son roman favori. La famille vivait dans le mythe du retour. « *Un jour, vous connaîtrez la France* », promettait Grégoire à ses enfants et Serge avait hâte de découvrir ce paradis. Mais son père, considéré comme un réfractaire par le régime communiste, essuya trente-deux refus officiels des autorités, avant d'obtenir enfin en 1970 un visa de sortie. On partit par le train avec cinq valises. A la gare du Nord, attendaient un comité d'accueil familial et une tournée de pastis.

Réfugié en 1930 à Marseille, Avedis partira avec toute sa famille pour l'Union soviétique en 1947. Ici, en 1960, les grands-parents, Avedis et Colombe, les parents Grégoire et Suzanne, Serge (à dr.) et sa soeur Marguerite (à g.). Mais une fois là-bas, tous ont vécu dans le culte de la France, qu'ils ne parvinrent à regagner que dans les années 1970. Courtesy Serge Avedikian

Puis il fallut se cogner à la réalité française, loin des images idylliques des récits. Le père et la mère s'installèrent à Meudon, devinrent ouvriers. Avedis et Colombe ne les rejoignirent qu'en 1974, Avedis mourra en 1981. Les débuts scolaires de Serge furent calamiteux : 35 fautes à sa première dictée et un « *bravo* » ironique du professeur de français. Ses qualités de joueur de foot aidèrent plus à son intégration que l'orthographe. Puis le jeune homme entama une carrière de comédien de théâtre, bientôt d'acteur et de réalisateur de cinéma. Depuis l'indépendance de cet Etat, Serge Avedikian se rend régulièrement en Arménie. Il y tourne. Il partage sa carrière mais aussi sa vie entre ces deux pôles de son enfance, ces deux mondes rêvés et inaboutis. « *Aujourd'hui, je ne peux pas dire ce qu'il y a en moi de français et d'arménien* », explique-t-il.



## La découverte du « pays »

Katia Guiragossian, elle, a découvert en 2001 ce pays de cœur. Là, des gens parlaient en pleine rue l'arménien, « *la langue secrète* », celle que ses parents utilisaient à la maison quand ils ne voulaient pas être compris des enfants. A 15 ans, Katia avait d'ailleurs décidé d'en percer le mystère en l'apprenant d'elle-même. La jeune femme se rend en Arménie deux ou trois fois par an. Elle y est actuellement pour les cérémonies du centenaire, qui se dérouleront le 24 avril, en présence de François Hollande. En Arménie, elle se sent chez elle, même si mille choses la distinguent, disent qu'elle est de la diaspora française.

Christian Artin s'est aussi rendu dans ce pays en 2001 mais son enthousiasme a été douché par l'ambiance néosoviétique, entre immeubles insipides et régime douteux. « *Sauf dans les montagnes du Haut-Karabakh, je n'ai pas trouvé la patrie de la nostalgie, celle que me décrivait mon grand-père.* » L'émotion des retrouvailles, c'est en Turquie que Varoujan l'a donc ressentie, lors de son voyage en 2014. Il a arrêté la voiture en haut d'une côte sur la longue route qui menait au village. Il a regardé le paysage. « *Là, j'en ai bavé.* » On n'entendait plus que le vent. « *J'ai alors compris ce silence circulaire chez les anciens.* Dans le village, il a rencontré des Turcs. « *Les gens étaient contents de nous voir. Et en même temps, on sentait de l'ignorance. Des Arméniens, ils disaient : ils sont partis et maintenant on est bien.* »

« Comment voulez-vous qu'on passe à autre chose tant que ne sera pas reconnu le mal qui a été fait ? », s'interroge Katia.

Katia Guiragossian est aussi retournée dans le quartier d'Istanbul où vivaient les Sukemian. « *J'ai éprouvé des sentiments ambivalents. Je réagissais à cette ville, à ce que je voyais, à ce que je mangeais. Tout me parlait.* » Comme si elle avait déjà vécu là. « *En même temps, je sentais dans l'air quelque chose qui me faisait peur.* » Serge Avedikian est allé plus loin encore dans la quête. Par trois fois, en 1987, 2003 et 2007, il s'est rendu à Sölöz, devenu Yeni Sölöz (*yeni* comme « nouvelle »), avec une caméra. Lui aussi, il lui a fallu « *vaincre la peur* ». Il a interrogé les habitants, découvert que ces turcophones venaient de Bulgarie. Ils avaient eux-mêmes été chassés de leurs terres et installés ici, à la place des Arméniens. En est sorti en 2007 un très beau documentaire intitulé *Nous avons bu la même eau*. Il est revenu de ce voyage intérieur avec une dernière pensée : « *Mon identité est multiple. Mais la matrice, c'est Sölöz.* »



Pour poignants qu'ils soient, ces retours à trois générations de distance n'ont pas suffi à apaiser Katia Guiragossian, Serge Avedikian et Christian Artin. « *Il reste un traumatisme*, explique Katia. *Comment voulez-vous qu'on passe à autre chose tant que ne sera pas reconnu le mal qui a été fait ?* » Le refus par la Turquie de reconnaître la réalité du génocide, le déni du malheur bloquent toute avancée. « *Comme en amour, il n'y a que celui qui vous a fait du mal qui peut vous aider. Pour pardonner, il faut déjà que le pardon soit demandé.* » Héritière de la saga Manouchian, Katia se rend cinq ou six fois par an dans des écoles pour témoigner. Elle y raconte cette si belle histoire républicaine, correspondant à cette part d'elle-même, la transpose dans le présent, en fait un « ici et maintenant ». Mais même dans ce rôle de citoyenne française, la question arménienne s'est invitée. Un jeune d'origine turque l'a un jour apostrophée en disant : « *Je croyais que tu étais mon ennemie.* »

### **Compenser le traumatisme par la culture**

« *Le sentiment arménien est aussi un sentiment d'injustice* », estime Christian Artin. Chez lui, cette revendication, cette colère ont pris un tour radical dans les années 1970. Le Marseillais a milité dans la branche politique de l'Asala, l'Armée secrète arménienne de libération de l'Arménie, à l'origine de plusieurs attentats et actions armées entre 1975 et 1983. Cette organisation entendait contraindre la Turquie à en finir avec sa négation. « *Il faut resituer ce combat dans son époque*, explique Christian Artin. *Il y avait un effet miroir avec d'autres peuples opprimés. Ma génération était lasse de voir que les associations arméniennes oublièrent l'essentiel. Leurs activités prenaient un tour folklorique. Les débats avaient tendance à tourner autour du nombre de grains de riz dans les moules farcies.* » L'homme se souvient d'une intense militance, avec des tractages, des affichages sauvages. « *Les vieux applaudissaient des deux mains.* »

Aujourd'hui, Christian Artin préfère « *compenser le traumatisme par la culture* ». Il montre les panneaux d'[une exposition baptisée « Cent portraits de l'exil »](#), actuellement visible au Musée de l'histoire de Marseille et jusqu'au 27 septembre. Katia Guiragossian prépare un documentaire en Arménie, Serge Avedikian, un film au même endroit. Ces trois-là n'en ont pas fini avec la mémoire.